

# Lectures

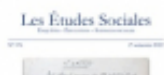
Les comptes rendus

/

2024

## Sarah Al-Matary (dir.), « L'autodidaxie. (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles) », *Les études sociales. Enquêtes, éducation, sciences sociales*, n° 176, 2022

EDGAR TASIA



ACCUEIL

CATALOGUE

DES 646

REVUES

OPENEDITION SEARCH

Tout

OpenEdition

Société d'économie et de science sociales, ISSN : 0014-2204.

### *Texte intégral*

- 1 En se penchant sur le sujet de l'autodidaxie du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, la revue des *Études sociales* traite d'une notion complexe qui suscite les intérêts croisés de nombreuses disciplines : les sciences sociales, l'histoire, les études littéraires et les sciences de l'éducation. Sur plus de trois cents pages, ce numéro interroge, à travers plusieurs études de cas dans des domaines variés (histoire, sociologie, anthropologie, économie, etc.), la figure de l'autodidacte. Il s'essaie également à l'étude critique de la genèse des « mythes » et du halo (appréciatif ou dépréciatif) qui entourent cette

figure. Enfin, le numéro se penche encore sur les modalités de développement de l'autodidaxie dans plusieurs contextes sociaux et historiques différents.

- 2 Le principal atout de ce dossier est de circonscrire sociologiquement la qualification même de l'autodidaxie, en abordant tant le rapport à la matérialité (les livres de vulgarisation, notamment), que la posture et le positionnement dans le champ scientifique et/ou social des autodidactes. Autrement dit, ce volume, par sa dimension polyphonique intrinsèquement liée à son approche pluridisciplinaire, cherche à capturer la signification de l'autodidaxie en prenant soin de prendre en compte le contexte socio-culturel et historique de déploiement d'un tel étiquetage. L'autodidaxie, les auteurs le précisent dès l'introduction, s'établit toujours *par rapport* à un champ institué : « l'autodidaxie est donc une qualité et un statut par rapport à un savoir qu'on s'efforce d'acquérir (prétendument) sans maître et hors institution. Elle s'apprécie par rapport à un champ de savoir constitué, qui a un mode de transmission, d'acquisition et de reproduction normé, et que l'autodidacte transgresse, volontairement ou non » (p. 22). Aussi, ce qui est ici envisagé, c'est le large spectre des colorations qui teintent les représentations collectives de « celui qui apprend par soi-même (*αὐτός*) ou, plus exactement, celui qui enseigne (*διδάσκειν*) les choses à soi-même et qui pourrait donc se passer de maître et de précepteur » (p. 96) ; ce sont également les conséquences pragmatiques qui en découlent : que produit l'autodidaxie à l'intérieur même du champ au sein duquel elle se développe ? Quels effets l'autodidacte génère-t-il au sein de sa discipline ? De ce fait, le volume remplit un objectif important : éclairer ce qu'apprendre signifie relativement à l'autodidaxie.
- 3 Sans basculer dans une critique caricaturale, une déconstruction radicale du concept ou une utilisation simpliste de la notion dénuée de réflexion critique, le numéro parvient à atteindre un certain juste milieu épistémologique. De fait, tout en cherchant à sauvegarder la catégorie, il n'hésite pas, au fil des contributions, à l'affiner, la raffiner, voire la singulariser. Aussi, d'un chapitre à l'autre, être autodidacte ou faire preuve d'autodidaxie ne veut pas dire la même chose. En effet, entre la figure de Clémence Royer, femme économiste du XIX<sup>e</sup> siècle, tenue à l'écart – de par sa condition de femme – des cercles universitaires de son époque, parvenue malgré tout à se faire un nom dans le champ des sciences économiques (chapitre rédigé par Emmanuel Petit), et celle de Pierre Bourdieu, *homo academicus* par excellence, en reconversion disciplinaire, transitant de la philosophie à la sociologie (traité par Victor Collard), le jeu de significations du qualificatif « autodidacte » est large. Pour la première, la notion d'autodidacte renvoie de manière prononcée à la figure de la militante ou de l'anticonformiste qui lutte, au sein de son propre champ, contre des vents contraires en prenant volontairement le contre-pied des habitudes culturelles qui le régissent et qui parvient, à terme, à se faire reconnaître au sein de celui-ci. Pour le second en revanche, les choses sont différentes : par « autodidacte » est entendue la figure de l'intellectuel disposant déjà d'une formation « approfondie et élitiste dans une discipline » (p. 118) qui effectue, par publications et soutiens interposés, son mouvement vers une autre. Dans ce cas, c'est donc plutôt le processus social menant, a posteriori, à la qualification d'autodidacte, phénomène « loin d'être strictement individuel » (p. 119), qui est traité par l'auteur. De même, la terminologie de Barbara Dimpoulou et Jean-Jacques Tomasso – cherchant à analyser le rôle de la « Bibliothèque Utile » dans la vulgarisation du savoir aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles – est fort différente de celle, plus « pragmatique », d'Aurélie Doigon – rendant compte de l'apprentissage de leur discipline chez les jeunes danseurs sénégalais contemporains. Dans le premier cas, l'approche historique défendue par les auteurs les amène à se

pencher sur l'étude de la genèse de cette collection singulière, pionnière du genre et pensée comme « vulgarisation des connaissances les plus indispensables à l'homme et au citoyen » (p. 33). Au fil d'une analyse serrée du contexte d'émergence de cette collection, les auteurs traquent les éléments épistémologiques et théoriques de l'époque qui participent à la construction de la notion d'autodidaxie (parmi ces éléments, on retrouve notamment la notion « d'intelligence », la différence posée entre « instruction » et « éducation », etc.). Ils montrent encore combien ladite collection est conçue et réfléchié autour de cette notion d'autodidaxie, quand bien même cette dernière n'est pas toujours explicitement mentionnée en tant que telle. Ici, l'autodidaxie est donc envisagée comme un principe théorique organisateur participant à la structuration d'une entreprise éditoriale. Dans le second cas, l'auteure, anthropologue, ancre son étude de la notion dans un cas contemporain, celui de l'apprentissage du *sabar* par des danseurs sénégalais. Cette approche l'autorise à interroger les diverses formes d'apprentissage et d'incorporation d'une pratique (en l'occurrence, la danse) partant de cercles de socialisation moins balisés (comme la famille) et allant jusqu'aux plus institutionnalisés (les cours de danse). Au moyen du traitement d'un riche matériau ethnographique, l'auteure montre ainsi combien, pour ses interlocuteurs, « la danse *sabar* s'impose comme la danse naturelle, incorporée de façon autodidacte face à d'autres danses "appries" par les danseurs à l'occasion de stages [...] » (p. 181). Dans ce cas, l'autodidacte est donc celui qui apprend de manière implicite, voire apprend ce qu'il connaît déjà avant même d'apprendre : celui qui a la pratique « dans le sang » (p. 170).

4 Cette capacité à ainsi exemplifier et contextualiser la notion d'autodidaxie, au moyen de l'éclairage d'études de cas bien spécifiques, est le point fort de cet ouvrage. Les chapitres connexes, classés dans les diverses parties « archives et documents » ou « comptes rendus et notes critiques », traitant également de l'autodidaxie, viennent renforcer la dimension kaléidoscopique du traitement de ce sujet et participent ainsi à en enrichir la compréhension. Paradoxalement cependant, cette dispersion historique, géographique et disciplinaire du traitement de l'autodidaxie est également la faiblesse de l'ouvrage. En effet, si globalement chaque contribution se trouve être en elle-même et pour elle-même fort convaincante (soignée tant sur le plan méthodologique que sur le plan épistémologique), cette profusion d'éléments divers et disparates, coagulés dans un seul recueil mais traités de manière fort distincte en fonction des disciplines d'appartenance des rédacteurs, est parfois déroutante pour le lecteur. Cette caractéristique contribue à alimenter une certaine confusion quant au point de vue analytique adopté, tantôt centré sur la *figure* (chaque fois différente et renouvelée) de l'autodidacte et tantôt sur le *processus* social que le signifiant « autodidaxie » tente de recouvrir. En fin de compte, le volume traite bel et bien des deux éléments ; et s'il saute d'un sujet à l'autre, au gré de nombreuses contributions très fouillées, d'une manière qui peut parfois apparaître comme quelque peu désorganisée, cela n'enlève rien à la qualité individuelle des contributions ni au traitement rigoureux de cette (double) thématique.

---

## ***Pour citer cet article***

### *Référence électronique*

Edgar Tasia, « Sarah Al-Matary (dir.), « L'autodidaxie. (XIXe-XXIe siècles) », *Les études sociales. Enquêtes, éducation, sciences sociales*, n° 176, 2022 », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, mis en ligne le 02 octobre 2024, consulté le 02 octobre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/65623>

---

## ***Rédacteur***

### **Edgar Tasia**

Anthropologue et docteur en sciences politiques et sociales, il est aujourd'hui professeur associé en didactique des sciences sociales. Il a réalisé ses recherches doctorales au sein d'un groupe thérapeutique aborigène de la banlieue de Sydney.

*Articles du même rédacteur*

**Stéphane Vaquero, *Les ateliers de la domination scolaire*** [Texte intégral]

**Cécile Asanuma-Brice, *Fukushima, 10 ans après. Sociologie d'un désastre*** [Texte intégral]

**Yoann Moreau (dir.), « Vivre la catastrophe », *Communications*, n° 96, 2015.** [Texte intégral]

---

## ***Droits d'auteur***

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

